

MASCENATIONALE.EU

N°1

MAGAZINE

L'INVITÉ

STÉPHANE MARIN

ENTRETIEN

PAULO DUARTE

RADIO MA

LA PATTE CHRISTOPHE RAULT

LE MAGASIN VOUS L'AVEZ RÊVÉ, MA L'A FAIT

Lors des deux dernières éditions du festival des Green Days, MA avait investi une boutique sur la rue principale de Montbéliard. La première année, l'artiste, performeur et danseur David Subal proposait une carte où le client pouvait choisir entre *Un duo à la Balanchine*, *Un trio façon Béjart*, etc. Il payait entre 1 et 10 € pour goûter à ces plats chorégraphiques interprétés par l'artiste lui-même, ou de jeunes apprentis pompiers qu'il avait fait répéter. S'engageait ensuite un échange sur la valeur de l'art. L'expérience avait connu un véritable succès et avait été reproduite l'édition suivante avec un magasin de fleurs interactives, proposé par Scenocosme.

Quelques années plus tard, après une période au cours de laquelle il fut question de biens essentiels et d'autres non, de boutiques en activité et de théâtres vides, en passant devant les vitrines de commerces aux rideaux fermés, l'idée d'ouvrir un magasin a de nouveau germé. Son nom, comme son concept, est une autre déclinaison de l'acronyme et du projet de la scène nationale du Pays de Montbéliard pour devenir et *faire* MAGasin.

Nous avons adhéré à l'association locale des commerçants et nous nous inscrivons dans un nouvel écosystème afin de vivre pleinement tout ce que peut apporter ce local en y apposant la marque de fabrique de MA.

Le concept est simple, il s'agit de prendre et perdre pied avec ce qu'offre un tel espace codifié. De le déconstruire en se l'appropriant et de générer de nouvelles idées, regards et écoutes, d'autres adresses aux passants, d'autres projets artistiques sans chercher à vendre ou brader, mais plutôt

à offrir. Offrir une série d'expériences dessinée en complicité avec des créateurs, sous la forme de résidences allant de 3 à 10 jours pouvant se répéter au fil des mois. Le MAGasin va ainsi revêtir différentes façades pour devenir tour à tour un Observatoire Sensible du Pays de Montbéliard avec ses dons du son, le local de Radio MA, un espace de recherches et de répétition à vue, une boutique en 3D, une galerie pour des installations comme *Toi & MA* ou *Cher futur moi...* L'entrée est libre, sans obligation d'achat, seul un pass-curiosité est demandé au visiteur.

PROGRAMME JUSQU'À LA FIN JANVIER

- **Attention chantier#1** (création en cours de *Polaroid*) avec Paulo Duarte, compagnie MECANIKA, du 16 au 20 novembre
- **Observatoire PhoNographique Sensible du Pays de Montbéliard, épisode#2** avec Stéphane Marin, compagnie EspaceS SonoreS, du 23 au 27 novembre
- **Canción de Solsticio** de Jaime de los Ríos, du 3 au 18 décembre
- **Observatoire PhoNographique Sensible du Pays de Montbéliard, épisode#3** avec Stéphane Marin, compagnie EspaceS SonoreS, du 11 au 15 janvier
- **Attention chantier#2** (création en cours de *Polaroid*) avec Paulo Duarte, compagnie MECANIKA, du 18 au 25 janvier

MAGASIN

10 rue de l'École Française, 25200 Montbéliard
Informations : 0 805 710 700 (n° vert)
et sur mascenenationale.eu

MAGAZINE #1

MA scène nationale
Pays de Montbéliard
Hôtel de Sponeck
54 rue Georges Clemenceau
25 200 Montbéliard

Directeur
de la publication
Yannick Marzin

Direction artistique
Yannick Marzin
Sonia Rodríguez

Rédacteur
Thomas Flagel

Conception graphique
Amélie Doistau

Comité éditorial
Yannick Marzin
Sonia Rodríguez
Gwenola Le Corre
Thomas Flagel

Assistante à la coordination
Zoé Barad

Aide à la réalisation
Clémence Cattin
Hélène Bensoussan
Myriam Boissenet
Eliane Chalier
Juliana Moroni

Photographie de couverture
© Zélie Noreda

Impression
Est Imprim, Autechaux
Tirage à 2 000 exemplaires
Octobre 2021

Cet exemplaire ne peut être vendu.

« Mieux vaut partir d'un cliché que d'y arriver disait Hitchcock. J'ai pris ce conseil à la lettre pour rechercher les fêlures et la sensibilité de mes personnages. »

Thomas Poitevin

UN ŒIL EN COULISSES

L'HOMME DERRIÈRE LES PERRUQUES

Le confinement peut avoir du bon et infléchir une trajectoire. Et ce n'est pas Thomas Poitevin qui vous dira le contraire. Cloîtré à domicile, ce comédien habitué des plateaux de théâtre s'est pris au jeu des pastilles vidéo humoristiques. En quelques mois, il atteint plus de 73 000 abonnés sur *Instagram*, sa plateforme de prédilection. Mais pas question pour celui qui se décrit comme « totalement monomaniaque, incapable de marcher et de manger un chewing-gum en même temps, de tout faire pour passer la barre des 100 000 et entrer dans un modèle de rémunération ! Le faire à fond me rendrait zinzin, donc je regarde avec amusement l'algorithme d'Insta me punir en ce moment de moins publier de contenu. » Il reste distant, « comme un gamin qui joue tout seul dans sa chambre, avec le sérieux d'un enfant, sans qu'on l'emmerde. Les gens ne s'en rendent pas forcément compte, mais j'ai travaillé comme un fou car je n'improvise – et n'improviserai – jamais ! Tout est écrit et hyper travaillé. » Le jeune homme n'avait d'ailleurs rien anticipé. Il avait lancé ce compte comme « un laboratoire à vue, pour travailler en auteur dans son coin, tester un rapport à l'image. Tout a pris bien plus d'ampleur que je ne croyais », confie-t-il.

Une centaine de vidéos plus tard, c'est sur les planches de théâtre qu'il catapulte une petite dizaine des personnages nés face à la caméra de son smartphone. On y retrouve des têtes – et leurs perruques – familières telles que Caro ou papy Daniel, mais aussi de nouveaux venus comme Jordan pour lequel il a une tendresse particulière. « Il bosse en hôpital psychiatrique. Il est drôle, donne l'impression d'un type simple alors qu'il ne l'est pas tant que ça. Il va finir par s'attacher à quelqu'un de manière surprenante et c'est très beau à jouer. J'ai l'impression d'avoir besoin, au théâtre, de défendre des choses, une humanité. Je pars au front avec mes personnages, quelles que soient leurs fragilités

ou leurs qualités ! Ils essaient tous d'avancer malgré les difficultés qu'ils ont avec eux-mêmes ou avec les autres. » Thomas ne manque pas de panache. Lors de son passage sur *Quotidien*, il fait mouche avec son art de la punchline, déclarant l'air de rien avoir été « plus fasciné, enfant, par Jacqueline Maillan que par Ken le Survivant ! » Pour celle qu'il considère comme sa bonne fée, il s'est même levé en classe, à sa mort, pour dire quelques mots.

Le passage de sketches de 3 minutes filmés à 1h15 de spectacle, n'a pas été de tout repos. « Le challenge était de redéployer mes personnages sur scène, sans reproduire l'effet des vidéos. Ma prise de parole s'y déploie de manière bien plus théâtrale, dans un rythme plus lent. Mais retrouver les spectateurs, leur énergie qui te porte, est irremplaçable. » En a-t-il pour autant fini avec les vidéos ? Pas si sûr. « J'ai rencontré un public avec lequel j'entends garder le contact. Pour ce que je fais, *Instagram* est génial : les gens sont des bisounours, ne commentent que ce qu'ils aiment. À côté, *Twitter* est le fond de l'enfer ! Cela m'a propulsé en tant qu'auteur et apporté un tas de projets, notamment avec Alex Lutz pour le scénario de son dernier film, *La Vengeance au triple galop*. Et je n'aurais jamais eu d'aussi bonnes conditions pour monter *Thomas joue ses perruques*. Il faut juste trouver le temps avec le théâtre. Mener les deux de front n'est pas évident, mais excitant. »

THOMAS JOUE SES PERRUQUES
mardi 14 décembre, 20h
au Théâtre de Montbéliard
mascenenationale.eu
📍 [les.perruques.de.thomas](https://www.instagram.com/les.perruques.de.thomas)



STÉPHANE MARIN EN QUÊTE DE L'INOUIË

Tout à la fois paysagiste sonore, metteur en son et facilitateur d'écoutes, Stéphane Marin œuvre depuis 2003 dans l'espace public en tant que phonographe, proposant des expériences artistiques *in situ* pour les oreilles. D'octobre 2021 à juin 2022, il est en résidence à Montbéliard et investit une semaine par mois le MAgasin avec sa compagnie EspaceS Sonores, faisant découvrir la ville par ses sons les plus inattendus.

Vous défendez une écologie sonore qualitative. Que signifie-t-elle ?

Quand j'ai commencé à m'intéresser à l'écologie sonore, les gens autour de moi pensaient que je m'attaquais à la lutte contre la pollution, ce qui est une conception quantitative liée au volume du bruit. On tombe alors très vite dans un rapport coercitif de punition : il y a trop de bruit en termes de décibels et ce n'est pas bon pour la santé. Envisager une véritable écologie sonore impose un autre positionnement, par le développement d'une écologie qualitative qui dépasse le classement entre bons et mauvais sons. Ouvrir les sons à tous, c'est les faire découvrir autrement, créer les conditions pour que naisse un intérêt à l'environnement sonore qui nous entoure. Pour cela, il faut tendre l'oreille à tous les sons et je propose une éducation à l'écoute à la fois pédagogique, par le biais d'ateliers, et esthétisante, grâce à des dispositifs artistiques.

« Je ne peux m'empêcher d'enregistrer la ville depuis ses hauteurs. Mais à la piscine, nous irons capter des sons réverbérés, presque sales comme le glouglou du crachat des tuyaux, la perche qui tape sur la surface... Il faut qu'il se passe quelque chose ! »

Parmi ces dispositifs, vous initiez des « écoutes situées » prenant des formes variées : installations *in situ*, marches d'écoute, siestes sonores... Le type de forme finale germe-t-il avant, pendant ou après le processus de collecte de sons ?

La phonographie est l'art de la prise de son : sur un territoire, je vais à sa rencontre avec l'idée d'en faire quelque chose, de nourrir un rendu ou un projet. La semaine que je passerai en résidence, chaque mois à Montbéliard, va ainsi nourrir une cartographie, consultable au MAgasin. Il s'agit pour moi d'écrire une carte en effectuant des choix techniques qui transforment le réel. À l'instar d'un photographe, le phonographe choisit un point de vue sur le monde qui

l'entoure. L'environnement sonore est cadré de manière particulière : recherche de sons inaudibles par l'oreille humaine, fréquences subaquatiques, isolation du proche, du lointain ou tentative d'embrasser une multiplicité, etc. Le matériau collecté est donc loin d'être neutre et il m'appartient d'imaginer sa (ou ses) destination(s) en fonction des différentes restitutions ultérieures programmées lors d'écoutes situées. Comme lors du tirage de photos argentiques ou dans une projection en fondu enchaîné mêlant plusieurs images, je dispose d'un tas d'outils et de possibilités. J'utilise par exemple des casques conservant une certaine porosité avec l'environnement immédiat, mais dans lesquels je propulse des sons qui créent une superposition d'un réel passé (car enregistré précédemment au même endroit), avec ceux du moment présent, faisant ainsi se percuter deux temporalités. Dans un autre dispositif, je peux au contraire utiliser des casques anti-bruit sonorisés, qui nous éloignent des sons environnants de quelques 36 décibels. Ainsi, sur les rives de l'Allan, vous pouvez écouter le Rhône ou l'Amazone dans une recomposition sonore venue d'ailleurs. Parfois, les espaces me révèlent immédiatement leurs potentialités par leur intensité, leur contraste. Je collecte les sons comme une base de données dans laquelle piocher ultérieurement pour

les mélanger et manipuler à l'envi au séquenceur. À l'inverse, il est possible de proposer un observatoire sonore révélant la beauté des matériaux choisis lors d'une marche guidée. Bien souvent, le réel m'appelle et me dit que, là, dans cette dérive personnelle et intuitive, il faut capturer des sons. Il y a toujours des événements imprévus qui me poussent à cueillir des choses sur le tas.

Cette résidence au long cours à Montbéliard marque une certaine radicalisation de votre démarche de mise en écoute des lieux, à la recherche des sons discrets qui se cachent...

Cette idée de m'intéresser aux sons discrets vient de l'envie d'inaugurer un geste. Je fais des Observatoires du Paysage depuis un moment et je me pose de nombreuses questions sur les mots et leur sens : le terme de paysage n'est pas très juste. Je suis un phonographe qui enregistre au contact, dans le détail plus que dans le panoramique. Mon travail est presque à l'échelle du pixel isolé, que je recompose ensuite en ensemble. Il me faut donc assumer un intérêt pour les sons cachés et discrets, ceux qui se planquent... Je suis par exemple allé à Ronchamp, enregistrer des sons à l'intérieur de la chapelle Notre-Dame-du-Haut. J'avais éteint mes micros au moment où de nombreuses personnes entraient. Les cloches se sont alors mises à sonner. Quand elles se sont arrêtées, j'ai découvert la résonance du mécanisme des chaînes les activant. Voilà ce qui

En quoi consiste le yoga des oreilles qui précède vos « Marches d'écoute à oreilles nues » ?

C'est un temps de préparation pour l'écoute. Comme les postures du yoga, je propose des *Āsanas* pour les oreilles : une concentration centrée sur les sons venant de soi, du groupe alentour,

de l'environnement proche. Il s'agit d'étirements de l'écoute : tendre son attention sur la gauche / la droite, l'avant / l'arrière, les sons continus / discontinus... avant de revenir jusqu'à soi et ses sons intérieurs. Après cette écoute biologique débute une écoute technologique avec des casques dans lesquels nous superposons des couches de réel : sons fantômes, brouillage des sens... Ces propositions permettent de partir ailleurs pour mieux revenir à l'ici et maintenant.

Comment définissez-vous un paysage sonore ?

C'est tout un environnement de sons qui nous entourent. Le paysage sonore est qualitatif dans le temps. Je cherche à faire construire ce cadrage de l'environnement de manière singulière, mais en cherchant le commun.

Vous parlez d'auscultation d'un lieu, à la manière d'un médecin...

C'est la médecine qui nous a volé ce terme ! En latin, *auscultare* signifiait écouter. Je ne fais que le récupérer. L'auscultation d'un lieu consiste à l'écouter d'abord à l'oreille nue, puis parfois par le prisme de matériel mais sans enregistrer, pour avoir une écoute amplifiée. Phonographe, c'est composer la prise de son, comme photographe c'est composer la prise d'une image. Je pose un point d'ouïe, un regard artistique sur le réel, crée une perspective étonnante, une mise en relief.

Vous proposez aussi un volet participatif au MAgasin avec une collecte et un troc de son...

J'envisage le MAgasin comme une oreille tendue au cœur de la ville vers des territoires auscultés. On y trouvera des émissions, des écoutes, la cartographie de nos actions, etc. Mais je ne souhaite pas placer les gens dans un statut de pur consommateur. Ce lieu est plus qu'un magasin classique, c'est aussi un lieu de rencontre, un lieu culturel. Je sais d'expérience que les gens ont énormément de choses à dire à propos du son, même s'ils ne le savent pas. Je vais proposer un "Don de son". Chacun vient avec un son, ramenant l'objet qui le produit ou l'enregistreur lui-même avec son téléphone. En échange, nous offrons un voyage sonore sur transit, au casque. Une Cabine de prise de son sera aussi installée dans le MAgasin pour collecter, en une dizaine de minutes, un témoignage. Le son est un moyen de parler de choses très sensibles, intimes et intéressantes. En juin, à la fin de notre résidence, nous créerons une sorte de sieste sonore avec un florilège des matériaux recueillis.

m'intéressait ! Ce qu'on ignore habituellement. Cette recherche de l'inouïe s'envisage dans une poétique de la banalité et pas de l'extraordinaire.

Vous dites ne pas œuvrer dans le paysage, pourtant vous proposez des « Points d'ouïe panoramiques paysagers »...

Je ne peux totalement ignorer le grand angle, par exemple au parc des Miches, installé en hauteur, sur l'ancienne citadelle de Montbéliard. Je ne peux m'empêcher de prendre le grouillant de la ville du haut. Mais à l'inverse, à la piscine, nous irons capter des sons réverbérés, presque sales comme le glouglou du crachat des tuyaux, la perche qui tape sur la surface... Il faut qu'il se passe quelque chose dans une phonographie, attraper

« J'envisage le MAgasin comme une oreille tendue au cœur de la ville vers des territoires auscultés. On y trouvera des émissions, des écoutes, la cartographie de nos actions, etc. C'est aussi un lieu de rencontre culturelle, pas de consommation. »

un lieu par ses qualités musicales, chercher la puissance, l'intérêt à se délester de l'écoute par le curieux. Je vole de l'attention en redonnant de la disponibilité à l'écoute, de la qualité dans la modalité d'attention.

Vous proposez aussi un volet participatif au MAgasin avec une collecte et un troc de son...

J'envisage le MAgasin comme une oreille tendue au cœur de la ville vers des territoires auscultés. On y trouvera des émissions, des écoutes, la cartographie de nos actions, etc. Mais je ne souhaite pas placer les gens dans un statut de pur consommateur. Ce lieu est plus qu'un magasin classique, c'est aussi un lieu de rencontre, un lieu culturel. Je sais d'expérience que les gens ont énormément de choses à dire à propos du son, même s'ils ne le savent pas. Je vais proposer un "Don de son". Chacun vient avec un son, ramenant l'objet qui le produit ou l'enregistreur lui-même avec son téléphone. En échange, nous offrons un voyage sonore sur transit, au casque. Une Cabine de prise de son sera aussi installée dans le MAgasin pour collecter, en une dizaine de minutes, un témoignage. Le son est un moyen de parler de choses très sensibles, intimes et intéressantes. En juin, à la fin de notre résidence, nous créerons une sorte de sieste sonore avec un florilège des matériaux recueillis.

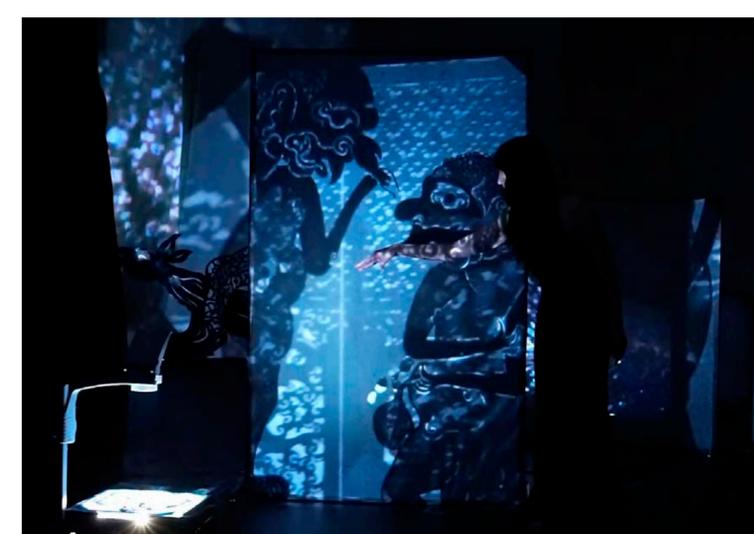
ARTISTE EN RÉSIDENCE

GRACE ELLEN BARKEY

« Depuis des années, je regarde les plantes de mon jardin dans la nuit. Les structures, la lumière de la lanterne de rue ou de la lune, les ombres, le scintillement mystérieux quand il a plu. J'ai tellement regardé, que les structures sont devenues miennes. Dans le jeu de marionnettes Wayang, on peut voir les mêmes formes organiques dans un jeu avec la lumière et l'ombre. Je suis le joueur de Wayang, le Dhalang. Je crée la nuit de mon observation et de mon imagination, mais aussi la nuit de mes souvenirs et de mon héritage parental. En allant plus profondément dans les couches de la nuit, j'honore mon histoire, les histoires de mes parents, grands-parents, ancêtres. Chaque histoire de ma famille cache toute l'histoire coloniale et ses blessures. Il est frappant de constater que dans l'histoire coloniale, les femmes sont utilisées, puis mises de côté, oubliées. J'ai décidé que, pour ce projet, je décoloniserai mon nom et utiliserai le nom de ma grand-mère. »

Chorégraphe, danseuse et comédienne, Grace Ellen Barkey est, avec Jan Lauwers, la cofondatrice de Needcompany. Elle est accueillie à la Scène numérique, du 2 au 8 décembre, pour une résidence de recherche autour de sa nouvelle installation performative : *Malam / Night*. L'occasion de cheminer à ses côtés dans son obsession pour la nuit, d'entrer dans les visions de ses insomnies tourmentées dans lesquelles se mêlent des références au Wayang – le théâtre d'ombres des îles de Java et de Bali – comme à ses ancêtres indonésiens. L'expérience méditative, musicale et visuelle de son dialogue avec l'obscurité est un sujet récurrent de l'œuvre de l'artiste qui se proclamait, dans *Le Poète aveugle* dirigé par Jan Lauwers en 2015, un « miracle multiculturel ». Maquillée à la manière d'un clown triste, elle y scandait dans une tenue traditionnelle indonésienne clinquante, son propre nom, hurlé tel un mantra jusqu'à l'épuisement, l'âme à nu, au bord des larmes. L'histoire de sa famille, inscrite dans les heurts des dérives coloniales, la pousse dans *Malam / Night* à décoloniser son nom pour emprunter celui de sa grand-mère : Grace Tjang. L'installation s'inscrit dans la continuité de l'œuvre visuelle construite ses dernières années. Ses installations regorgent de films et de photographies des fleurs et feuilles qu'elle fait pousser dans son jardin urbain bruxellois. « Un regard claustrophobe sur l'idée que l'homme est mortel et la nature éternelle. La beauté n'est belle que si elle est éphémère. Alors seulement elle possède une histoire », confie-t-elle.

SORTIE DE RÉSIDENCE
mercredi 8 décembre, 19h
à la Scène numérique, Montbéliard
mascenenationale.eu



PENSER PAR LES IMAGES

PAULO DUARTE



ENTRETIEN AVEC PAULO DUARTE

Depuis de longues années, vous portez l'envie de travailler sur un polaroid théâtral...

Avant de vivre à Montpellier, j'habitais Rennes où j'avais l'habitude d'écouter *Pas la peine de crier*, émission de Marie Richeux sur *France Culture*. Au milieu des discussions avec son invité du jour, elle glissait avec un morceau de musique un court texte à elle, une fiction poétique, écrite en prose, qu'elle nommait « Polaroid ».

Cela agissait comme une surprise, un point d'exclamation ponctuant le programme. Un jour, Georges Didi-Huberman, l'invité, paraissait séduit par les questions. En 2013, elle a regroupé ses textes dans un recueil dont la préface est signée par le philosophe. Il s'y questionne sur ce que pourrait être un polaroid littéraire, sur ce que signifie se polariser, s'approcher, interroger l'incidence de la lumière,

de la place laissée à l'apparition et au surgissement à l'écrit. D'une certaine façon, il décrit une méthode de travail. J'intervenais alors à l'Université Paul Valéry auprès d'étudiants de Master. Nous avons planché ensemble sur des polaroids théâtraux. Venant des arts plastiques, je m'intéresse particulièrement au théâtre visuel et à la marionnette, à la distance poétique entre l'objet et le manipulateur. Ce qui fait jeu est primordial pour les gens qui sortent, comme moi, de l'École nationale supérieure des Arts de la Marionnette de Charleville-Mézières :

tout ce qui permet de donner corps à une matière, à l'apparition d'un lieu. Le fil de la vie et du jeu qui fait naître un récit, lui donne corps. J'aime que le public comprenne la construction des images que je lui propose, convaincu qu'il travaille plus ainsi et que cela engage son imaginaire.

Votre intérêt pour le polaroid vient-il d'une fascination pour le souvenir, sa trace, son effacement ? L'imprévu et le « bruit » des images ?

Je suis passé par les Beaux-Arts au Portugal où je m'y suis bien éclaté en jouant avec ce médium photographique. Le polaroid est un objet, presque l'ancêtre du selfie mais avec un réel souci pour le cadre. J'en aime la couleur, le hasard, l'accident, le flou aussi. Il véhicule une projection de la mémoire, fige le souvenir. Un polaroid se transforme, il finit par s'effacer comme une image vivante. C'est une interprétation du réel qui vit, une allégorie de nos souvenirs. Je vais travailler sur des choses de ma vie, par exemple sur mon père, disparu il y a 25 ans. J'en ai 50, il en aurait 100 aujourd'hui. Il a émigré au Brésil, a fait la Seconde Guerre mondiale, tout en gardant un optimisme sur l'homme. Mais ne suis-je pas en train de l'idéaliser ?

Polaroid traitera du passage des frontières, du temps qui passe, de la maladie de Parkinson et du vieillissement.

Comment imaginez-vous plastiquement son traitement ?

Je ne pars pas de documents familiaux mais je m'inspire de lieux. Quand je retourne au Portugal, mon regard s'y arrête sur les mêmes choses, en apparence anodines : par exemple une pierre – toujours la même – sur un chemin. Mais c'est il y a 3 ans, dans une exposition berlinoise, que les polaroids de Wim Wenders m'ont donné envie

de pousser cette recherche et d'en faire une création. Dans l'une de ses photos, une grosse berline américaine était garée, porte ouverte sur une route en plein milieu du désert. Je la trouvais très cliché, mais la légende a totalement changé mon point de vue : il l'a prise au moment exact où il a appris la mort de son ami John Lennon, immortalisant ce moment terrible et son incapacité à conduire. Cet instant est celui de la fin d'une utopie pour lui. Le texte est donc primordial. J'ai débuté des expériences en piochant dans les écrits descriptifs d'une poétesse norvégienne, Hanne Brammess, dans ceux du portugais Antonio Ramos Rosa qui traduisait des poèmes de Robert Bresson et inversement. La dramaturge Caroline Masini va aussi prendre la plume, ajoutant du sens au tout.

Quels sont vos points de départ ?

À partir d'une compilation de souvenirs et de poèmes, je souhaite créer des images en direct, les manipuler dans un cube marionnettique qui serait la pièce centrale sur scène. Une installation dans la lignée du travail de la plasticienne Cornelia Parker qui suspend des matières fragmentées dont l'ombre forme autre chose. Le rapport ombre / projection est une manière de convoquer des fantômes. Je souhaite créer des éléments dans l'espace, filmer des marionnettes qui ne seraient présentes qu'en vidéo, mais aussi concevoir des mécanismes amenant une robotisation. Je viens de passer un mois sur une marionnette entièrement réalisée en bois, afin d'être le plus coresponsable possible. Nous allons faire des mini courts-métrages avant notre première

résidence à Montbéliard. Il s'agit de nourrir un univers, tenter des incursions dans des genres et faire des expérimentations assez libres

« Les souvenirs sont façonnés par l'oubli comme les contours du rivage par la mer. L'oubli, en somme, est la force vive de la mémoire et le souvenir en est le produit. »

Marc Augé

sur 1'30 ou 2 minutes. Nous lançons une année de recherche, jouant notamment à placer le public dans le cube ou à l'extérieur. Le confinement m'a permis d'affirmer cette volonté de sortir des élan productivistes.

Le Magasin permet ce processus de recherche, mais comment l'occupez-vous et comment pensez-vous l'interaction avec les passants / visiteurs ?

Le soutien de MA est assez précieux dans cette quête de temps. J'ai tout de suite trouvé très originale cette expérience d'un Magasin peuplé d'artistes pour faire venir les gens à l'art autrement. Cet espace peut être amené par différents matériaux servant de support de projection.

de me poser directement la question de la position du public. Comment mettre en jeu un homme en plein travail créatif ?

Qu'est-ce que raconté à des passants la mise en scène hyper réaliste d'artistes en recherche ? *Polaroid* est aussi la création d'un récit et d'images, faites en contemplant leur fabrication, leur genèse. Concrètement, je pense projeter un court-métrage sur une des grandes vitres, placer un cube au milieu de l'espace, suspendre des matières d'écriture scénique, travailler à la robotisation de la scénographie et aussi sur l'ombre. Transformer cette vitrine en une

résidence de création sur l'écriture du spectacle et son animation. Il y aura des horaires d'ouverture pour échanger avec les visiteurs, des polaroids exposés ici ou là dont je travaille la destruction, et des matières en cours de formation.

Le format d'un polaroid est de quelques centimètres. À quelle échelle imaginez-vous votre futur *Polaroid* ?

Je ne souhaite pas augmenter la taille des objets mais plutôt élargir les détails par la vidéo en filmant, par exemple, l'apparition d'une image. Le flou est aussi un des aspects qui me plaît, la perception perturbée, le brouillard et la fumée peuvent être amenés par différents matériaux servant de support de projection.

PAROLE D'ARTISTE / CHRISTOPHE RAULT

« J'enregistre les sons de la vie puis je les étale sur le sol, le plafond, les murs. Après un certain temps, ils questionnent le pourquoi. Il m'arrive alors de m'allonger dessus pour mieux les connaître. Je découvre parfois une voix que je frotte longtemps pour la faire briller. Ou je la jette avec d'autres sons le plus loin possible sans trop réfléchir. En tombant, ils font beaucoup de bruit et c'est très joli. Il leur arrive d'être discrets comme celui qui frappe à la porte des belles endormies. »

PODCAST

RADIO NOMADE SAISON 2

Au mois de mars 2021, le collectif de réalisateurs et journalistes Making Waves créait la première saison d'une série radio imaginée par MA scène nationale. *Radio nomade* a l'ambition de croiser les regards et les découvertes afin de dresser un atlas sensible du Pays de Montbéliard. Les deux épisodes de ce premier rendez-vous – à (re)écouter sur radioma.eu – nous menaient du lycée d'Audincourt au village de Vandoucourt, de l'EHPAD de Blamont au pôle parentalité La Mareille à la Petite Hollande ou encore dans des labos scientifiques de l'Université de Bourgogne Franche-Comté. Comme toute bonne série, les réalisateurs se succèdent et c'est la société de production BabelFish, installée à

Bruxelles, qui s'engage dans l'aventure de la saison 2. Artiste en résidence cette année à MA, Christophe Rault s'entoure ici de partenaires de haut vol. En électricien intergénérationnel, il joue le chef d'orchestre de ce tournage radiophonique expérimental : Camille Valençon se voit confier un rôle d'enquêtrice et de cartographe, Aurélie Brousse planchera sur le corps émetteur et une carte mémoire mentale là où Jeanne Debarys se fera amplificatrice et architecte. Enfin, Myriam Pruvot en sera la conductrice vocale.

INVESTIGATION COLLECTIVE L'équipe mène une enquête dans laquelle les espaces documentaires et fictionnels s'entremêlent, nourrie de multiples gestes sonores allant de l'entretien au chant, de la mise en scène à l'enregistrement de terrain. Durant deux semaines de résidence débutant en novembre, le collectif s'appuiera sur l'imaginaire des habitants du Pays de Montbéliard dont ils seront non seulement les protagonistes, mais aussi les artisans

du podcast à venir. Investissant un studio installé dans le centre-ville de Montbéliard, ils entendent récolter la parole des visiteurs à partir de l'écoute d'un mystérieux document. Un événement dont l'existence ne repose que sur une seule et unique trace sonore. Tels des détectives en herbe, les auditeurs essaieront de cheminer, d'hypothèses en supputations, à la recherche de ce dont ils témoignent. Que s'est-il passé ? Où et quand ? Cela vous rappelle-t-il une chose que vous auriez déjà vécue ? Au-delà de la naissance d'une histoire écrite à plusieurs voix, ce sont les résurgences de souvenirs et d'histoires personnelles qui intéressent BabelFish, bien décidé à brouiller les pistes entre fiction et réalité. S'ensuivra un tournage sauvage dans différents lieux aux qualités acoustiques et aux fonctions narratives spécifiques, mais aussi l'enregistrement de matière poétique chantée par des amateurs.

radioma.eu
babelfishasbl.com



PORTRAIT

CHRISTOPHE RAULT

Au début des années 2000, il façonne la patte sonore d'*Arteradio.com* avec Silvain Gire, initiant la mode du podcast. Puis, le réalisateur plaque tout pour vivre d'autres longueurs d'ondes sur une péniche en Belgique, où il installe son studio. De quoi assouvir ses envies de création, de collaborations avec des artistes tout en animant la société de production BabelFish.

Entre 2001 et 2009, Christophe Rault s'est attelé à faire d'*Arte Radio*, émanation de la chaîne de télévision franco-allemande, l'épicentre de « reportages, témoignages et bruits pas sages » dans des créations sonores originales et volontiers percutantes. Le jeune diplômé de l'Institut international de l'Image et du Son a tout juste 22 ans et quasiment aucune expérience radiophonique. Il se retrouve alors à l'endroit rêvé pour apprendre et expérimenter à foison ce médium en plein renouveau, creuser son langage et découvrir ses acteurs. Il lui a fallu apprendre et inventer de concert, suivre ses intuitions et ouvrir bien grand toutes ses oreilles. Rien de planifié, son CDD de 6 mois décroché, par un heureux hasard, se transforme en collaboration de 7 ans, marquant toute une époque. En duo avec Silvain Gire, il instaure un style *Arte Radio* : ni commentaire, ni voix-off, des montages cut, un travail centré sur le son et les ambiances au profit de narrations aventureuses. La diffusion via Internet, alors balbutiante, les relègue presque en marge d'une profession conservatrice, les regardant, alors, un peu de haut. Au final, ce statut leur confère une marge de liberté proche de celle d'un laboratoire expérimental qui ne serait guère tenu à des résultats immédiats.

L'INSTINCT SONORE

Vingt ans après ses débuts, celui qui fait figure de pionnier de la mode actuelle du podcast revendique encore et toujours une part instinctive dans son travail de mise en ondes et de mixage, insistant sur le flou existant entre réalisation, mise en ondes et écriture. D'ailleurs, il ne cesse de répéter qu'en radio « il est difficile de dire où s'arrête le travail de montage pur et où commence la mise en ondes qui serait un peu plus que du montage. » Loin de la course au logiciel et à la technologie, il se dit même seulement « à l'aise quand il s'agit d'écrire avec les sons, au moment du montage. Écrire en amont, penser les choses avant le tournage, ce n'est pas mon truc. J'aime avoir des sons posés sur une table et chercher. Comme un puzzle. » Vrai modeste, il assure que son rôle au mixage est minime, convaincu qu'un bon montage se mixe presque tout seul. À l'instar d'un orchestre symphonique sonnait grâce au bon alliage entre diversité de timbres et de hauteurs, des sons choisis avec soin par leur texture, leur fréquence et leur musicalité, se marieront bien ensemble. Christophe Rault n'aime rien moins que les ratés, les petits accidents et imperfections qui colorent en ensemble à l'image du souffle de celui que l'on entend. « Le mixage sert à nettoyer les sons, mais une sculpture où on voit les coups de burin, c'est beau aussi. » Ce n'est pas pour rien qu'il aura été de l'aventure de l'OuRaPo (Ouvroir de radiophonie potentielle) avec Thomas Baumgartner.

TOUCHE-À-TOUT

Il quitte *Arte Radio* pour assouvir ses envies d'ailleurs, mener ses propres projets documentaires et de fiction, tâter de la musique avec le groupe Facteur Cheval ou travailler le son pour d'autres artistes (Maud le Pladec, Daniel Linehan, etc.). Il explore collage, cut-up, montage, sampling, bruitages. Se penche sur les écoles alternatives (*J'aime pas l'école*), s'arrête sur les tracas du quotidien et nos petites habitudes, enregistre un célèbre organiste frappé par la foudre et retourne sur les traces de son arrière-grand-père, poilu, dont il retrouve le journal (*Le Ventre de Paul*). Naît dans ses projets une musicalité construite à partir de sons récoltés sur le terrain, enregistrant notamment des instruments fabriqués dans les tranchées, par les soldats. Dans ses marottes, il y a ces sons de cloches dont il imagine les histoires cachées. Il les voit comme les premières radios inventées par l'Homme : c'est grâce à elles qu'on informait d'un décès, d'un mariage, d'un incendie... sans oublier de mesurer le temps qui passe. Plutôt que leur tintement – qui était le même plusieurs siècles en arrière –, c'est la manière dont l'ambiance évolue autour qui l'intéresse, dont elle se propage dans l'air et se mêle aux autres sons. Voire quand une cloche ne sonne plus, comme à Notre-Dame de Paris. Une traque du bruissement de la vie avant toute chose. Comme Antoine Richard, Alexandre Plank, Thomas Guillaud Bataille ou Maya Boquet, Christophe est de ces réalisateurs proches du spectacle vivant qui ont été associés au projet de création de Radio MA en 2021. MA scène nationale leur offre, comme aux artistes soutenus de sa saison, du temps et des moyens pour venir poser leurs regards sur le territoire du Pays de Montbéliard. Pour initier une aventure artistique unique en France dont la concrétisation sera la transformation à venir d'Ars Numerica en véritable Studio : un pôle de production, formation et de diffusion, conçu avec le concours et l'expertise de Christophe Rault.



JAIME DE LOS RÍOS, DE RETOUR À MONTBÉLIARD



Six ans après la présentation de *Pop Connection*, installation interactive faite de chansons interprétées par des habitants de Montbéliard et de Saragosse, qu'il avait créée avec la chorégraphe Sylvie Balestra, l'artiste espagnol Jaime de los Ríos revient ! Après Taiwan, Los Angeles, Londres, Paris, Bilbao..., de los Ríos concevra une œuvre inédite pour le MAGasin, intitulée *Canción de Solsticio*, pendant le marché de Noël. Son projet est

de conjuguer art numérique et nature en s'inspirant d'images du Pays de Montbéliard. Projetée sur les vitrines de la boutique, sa création jouera avec nos perceptions en provoquant des tourbillons d'émotions.

À partir du 3 décembre MAGASIN

10 rue de l'École Française
25200 Montbéliard

PROGRAMMATION

**MARTIN PALISSE
& DAVID GAUCHARD** ^{FR}
TIME TO TELL
Mar 9 et mer 10 nov. / 20h
Bains Douches

NATHALIE BÉASSE ^{FR}
AUX ÉCLATS...
Ven 12 nov. / 20h / Théâtre

**ELEONORA RIBIS
CIE MELAMPO** ^{FR}
LES PETITES VERTUS
Mer 17 nov. à 10h30
Sam 20 nov. à 11h
Jules Verne

**ORCHESTRE VICTOR HUGO
FRANCHE-COMTÉ** ^{FR}
CARTE BLANCHE À DINA GILBERT
Mer 17 nov. / 20h / Théâtre

KIMBEROSE ^{FR}
Ven 19 nov. / 20h / Théâtre

PATRICK ROBINE ^{FR}
LE CRI DE LA POMME DE TERRE
DU CONNECTICUT
Jeu 25 et ven 26 nov. / 20h / Théâtre

FOCUS & CHALIWATÉ ^{BE}
DIMANCHE
Jeu 2 déc. / 20h / Théâtre

**THOMAS POITEVIN
& HÉLÈNE FRANÇOIS** ^{FR}
THOMAS JOUE
SES PERRUQUES
Mar 14 déc. / 20h / Théâtre

CIE LES OMBRES PORTÉES ^{FR}
NATCHAV
Mer 15 déc. / 19h
Scène numérique

CATASTROPHE ^{FR}
GONG!
Ven 17 déc. / 20h / Théâtre

RÉSIDENCES

**MARCIA BARCELLOS
& KARL BISCUIT
SYSTÈME-CASTAFIORE**
KANTUS
30 oct. > 12 nov. 2021

COLLECTIF BABELFISH
RADIO NOMADE, SAISON 2
6 > 11 nov. 2021

ANTOINE RICHARD
LE GRAND INVENTAIRE
16 > 20 nov. et 30 nov. > 3 déc. 2021

ALEXANDRE PLANK
DOCUMENTAIRE DE CRÉATION
1^{er} > 4 déc. et 13 > 15 déc. 2021

**GRACE ELLEN BARKEY
NEEDCOMPANY**
MALAM / NIGHT
2 > 8 déc. 2021

**NICOLAS LAURENT
COMPAGNIE VRAIMENT
DRAMATIQUE**
QUELQU'UN VA VENIR
13 > 18 déc. 2021

MAGASIN

PAULO DUARTE
Attention chantier#1
Création de *Polaroid*
16 > 20 nov. 2021

STÉPHANE MARIN
Observatoire PhoNographique Sensible
du Pays de Montbéliard / Épisode#2
23 > 27 nov. 2021

JAIME DE LOS RÍOS
Canción de Solsticio
3 > 17 déc. 2021

STÉPHANE MARIN
Observatoire PhoNographique Sensible
du Pays de Montbéliard / Épisode#3
11 > 15 janv. 2022

MASCENATIONALE.EU / RADIOMA.EU

Informations & réservations : 0 805 710 700 / billetterie@mascene.eu